

# Lire et écrire en Mésopotamie : une affaire de spécialistes ?\*

Dominique CHARPIN

Il serait difficile de commencer cette communication sans avoir une pensée pour le peuple irakien et pour les dommages récemment causés à son patrimoine -qui est aussi celui de l'humanité-, auxquels Madame Moubarrak a fait elle-même allusion dans son discours inaugural. Une part importante de ce legs est constitué par des centaines de milliers de textes et je voudrais rappeler quelques caractéristiques de cette documentation cunéiforme.<sup>1</sup> Il fut d'abord insister sur sa longévité : ses débuts se situent vers 3200, le dernier texte daté a été écrit en 70 de notre ère. Le support qui fut choisi dès l'origine est l'argile. C'est ce qui explique le nom même de l'écriture cunéiforme, en raison de l'apparence des signes, résultant de la combinaison de coins (ou clous) formés par l'impression d'un calame en roseau à la surface d'une tablette d'argile. Les avantages de ce support sont considérables : un faible coût, malgré la longueur de la préparation de l'argile, qui explique la pratique du recyclage des tablettes périmées.<sup>2</sup> La plasticité de l'argile permettait une très grande variété de formes, selon les époques et les genres de textes.<sup>3</sup> Mais ce support avait également des inconvénients. Le premier était son poids: plus une tablette était grande, plus elle devait être épaisse, donc lourde. Il fallait aussi que le scribe connaisse à l'avance la longueur du texte à inscrire, de façon à pouvoir façonner une tablette de taille appropriée. Enfin, on ne pouvait procéder à des retouches ou à des ajouts une fois la tablette séchée au soleil.<sup>4</sup>

L'écriture cunéiforme est de nature mixte, comportant à la fois des logogrammes (1 signe = 1 mot) et des phonogrammes (1 signe = 1 syllabe). Le répertoire compte environ 600 signes, ayant le plus souvent plusieurs valeurs syllabiques et logographiques. Vu de l'extérieur, ce système paraît très compliqué. Traditionnellement, les assyriologues ont considéré que son emploi était réservé à une caste de spécialistes, les scribes, qui seuls pouvaient maîtriser le cunéiforme après une longue période de formation. C'est cette position que je voudrais aujourd'hui remettre en question.<sup>5</sup>

## A) Qui savait lire et écrire ?

Pendant longtemps, la question s'est concentrée sur quelques exceptions à ce qu'on croyait l'exclusivité des scribes professionnels : le cas des rois, du clergé et des



(Fig. 1) Texte de comptabilité vers 2350 av. J.-C. (Mari, Syrie) : les tablettes sont à cette époque de forme carrée avec les angles arrondis. Leur surface est divisée en colonnes subdivisées en cases.

marchands. Je donnerai ensuite les arguments que j'ai pu trouver récemment dans les archives de Mari en faveur d'une pratique de l'écrit plus large qu'on ne le croit.

### 1) *Les exceptions traditionnellement retenues*

Trois souverains sont connus dans l'histoire mésopotamienne pour avoir revendiqué le statut de "lettrés" : le roi d'Ur Šulgi dans la première moitié du XXI<sup>e</sup> siècle, le roi d'Isin Lipit-Eštar dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et bien plus tard le roi d'Assyrie Assurbanipal au milieu du VII<sup>e</sup> siècle.<sup>6</sup>

Commençons par Šulgi.<sup>7</sup> Dans l'hymne A, il s'exclame:

"Le sage scribe de la déesse Nissaba, c'est moi!"

Dans l'hymne B est exaltée la maîtrise du roi dans les domaines de l'écriture (l. 13-20), mais aussi de la divination (l. 131-153) et de la musique (l. 154-174).

Les qualités de lettré du roi d'Isin Lipit-Eštar sont célébrées dans l'"hymne B"<sup>8</sup> :

"La déesse Nissaba, la femme qui irradie de joie,

La femme-scribe fiable, la dame de tout savoir

a guidé tes doigts sur l'argile,

elle a rendu belle ton écriture sur les tablettes,

elle a fait resplendir la main avec un calame en or."

C'est le dossier d'Assurbanipal qui est le mieux connu. Dans une inscription célèbre, le roi dresse son autoportrait:

"(...) Le dieu Marduk, le sage parmi les dieux, m'offrit en présent un vaste entendement et une profonde intelligence. Le dieu Nabû, le scribe de l'Univers, m'a offert en présent les préceptes de sa sagesse. Les dieux Ninurta et Nergal dotèrent mon corps d'une puissance héroïque, et d'une force physique sans égale. J'ai étudié l'art du sage Adapa, le savoir caché de toute la discipline du scribe. Je connais les signes omineux du ciel et de la terre. Je peux en discuter dans l'assemblée des maîtres en érudition. Je suis capable de débattre (šutābulāku) de la série "Si le foie est le reflet du ciel" avec les devins experts. Je peux résoudre les divisions et multiplications compliquées qui n'ont pas de solution. J'ai lu des textes complexes, dont la version sumérienne est cryptée, et la version akkadienne difficile à éclaircir. J'ai examiné des inscriptions sur pierre d'avant le déluge, dont la signification est cachée, obscure et embrouillée. (...)"

On voit comment le roi assyrien excelle dans tous les domaines de l'écrit : c'est un expert en divination, en mathématiques, en langues anciennes et en épigraphie. Mais c'est aussi un sage et un sportif accompli. Autrement, dit, on a là une description héroïque du souverain qui, à elle seule, pourrait laisser sceptique sur la réalité des compétences du roi en matière de lecture et d'écriture ; on possède cependant

d'autres types de témoignages, plus probants, montrant que ce monarque a bel et bien bénéficié d'une formation de lettré.<sup>9</sup>

Ces témoignages limités à trois rois signifient-ils que les autres souverains mésopotamiens ont été illettrés ? C'est ce qu'a indiqué le célèbre assyriologue Landsberger :

"Dans la longue histoire de la Mésopotamie, seuls ces trois rois ont prétendu savoir lire et écrire. Cela souligne, je crois, à la fois le caractère fermé de la corporation des scribes et la dépendance du palais envers les services spécialisés que les scribes fournissaient".<sup>10</sup>

On a de sérieuses raisons de remettre en doute cette conclusion, comme on le verra tout à l'heure.

La deuxième catégorie de lettrés potentiels, en dehors des scribes, est constituée par le clergé. Landsberger avait tranché le débat de manière catégorique :

"On doit critiquer sévèrement comme faux romantisme la conception de la soi-disant "sagesse sacerdotale" (*Priesterweisheit*), que l'on trouve encore dans des manuels de deuxième main. Les scribes, bien que la plupart d'entre eux aient été profondément religieux, formaient un groupe complètement laïc. Les prêtres aussi bien que les rois (quelques exceptions mises à part parmi ces derniers), et les gouverneurs, et les juges étaient illettrés"<sup>11</sup>.

Les données de mon travail sur le clergé d'Ur ont montré ce que ce propos avait d'excessif : en réalité, les découvertes épigraphiques dans les maisons de certains desservants du grand temple local ont montré les activités de formation à l'écrit auxquelles ils se livraient à leur domicile.<sup>12</sup>

Le cas des marchands paléo-assyriens est le mieux connu; il s'agit des commerçants originaires d'Assur qui se livraient dans le premier quart du deuxième millénaire à un commerce à longue distance avec l'Anatolie, où ils avaient fondé des comptoirs, le plus important et le mieux connu étant celui de Kanesh. Depuis les années 1970, un consensus s'est créé pour estimer que la plupart d'entre eux étaient capables de lire et d'écrire. Le premier auteur à l'avoir affirmé, à ma connaissance, est J. Renger.<sup>13</sup> Etudiant le syllabaire akkadien, cet auteur a remarqué que le répertoire paléo-assyrien était particulièrement limité, ce qui laissait penser que la maîtrise de l'écriture par les marchands eux-mêmes ne devait pas poser de grosses difficultés. Le contenu même d'un certain nombre de textes confirme cette hypothèse.

On voit donc comment le consensus autour d'un usage très restreint de l'écriture en Mésopotamie s'est fait, même si divers exemples montrent qu'il faut sans doute élargir quelque peu le cercle des exceptions.

## 2) Les données de Mari

Je prépare depuis 1997 un livre qui doit s'intituler *Lire et écrire en Babylonie*

ancienne, avec comme sous-titre *Ecriture, acheminement et lecture des lettres d'après les archives royales de Mari*. Comme vous le voyez, mon point de départ concerne la correspondance et une des questions qui s'est très vite posée à moi était de savoir comment les lettres étaient mises par écrit : est-ce qu'on dictait à un scribe ? Est-ce qu'on donnait les grandes lignes du message à un scribe qui rédigeait lui-même le texte ? De manière plus générale, qui était capable de lire et d'écrire des lettres ?

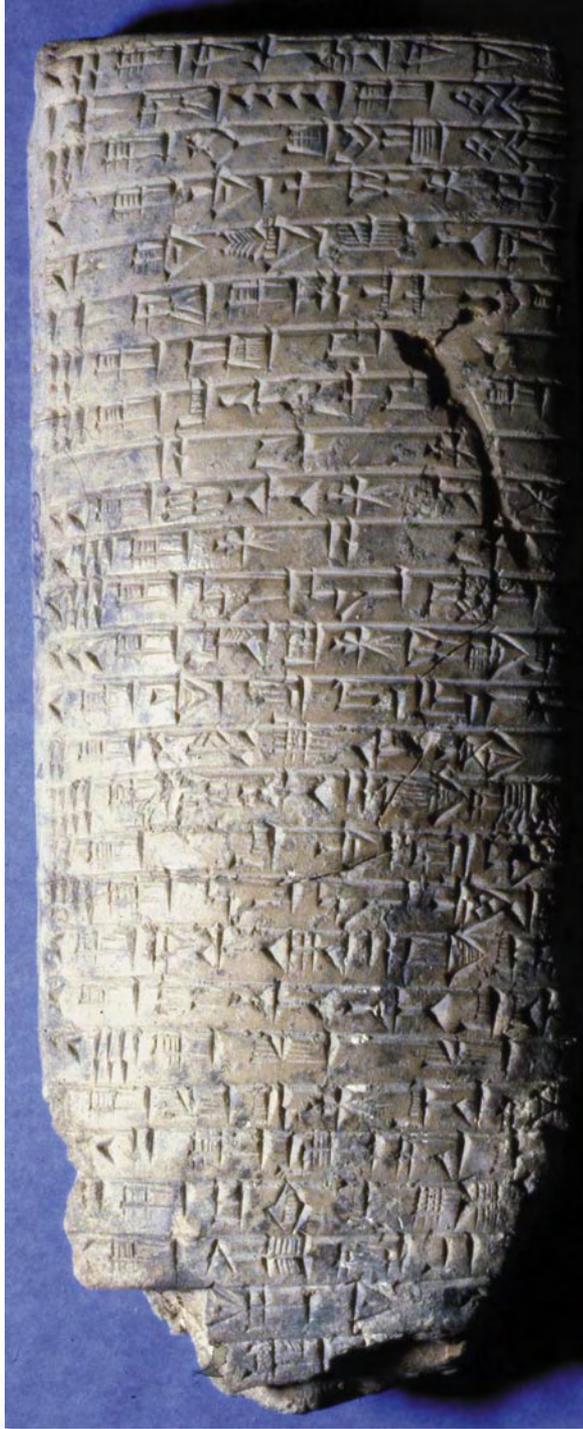
Pendant longtemps a prévalu l'image de hautes sphères fondamentalement illettrées. C'est ce que pense actuellement un très bon connaisseur des archives de Mari comme Jack Sasson, qui a écrit à propos de la lecture des lettres : "Des communications écrites étaient lues à haute voix par des scribes à des fonctionnaires illettrés."<sup>14</sup>

On ne peut bien entendu pas donner de liste des fonctionnaires capables de lire. Mais l'idée que, dans ce royaume du Moyen-Euphrate au XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les détenteurs du pouvoir dépendaient entièrement de scribes spécialistes pour se faire lire leur courrier est manifestement inexacte. Plusieurs textes en effet nous montrent de hauts fonctionnaires de Mari capables de lire ou d'écrire eux-mêmes des lettres. On examinera ci-dessous le cas de différentes catégories : les administrateurs, les militaires, les devins et les rois.

Que les hauts responsables de l'administration du palais de Mari aient su eux-mêmes lire et écrire est un fait qui apparaît de plus en plus clairement. Ainsi, au temps de Yahdun-Lim, le plus haut responsable du palais, Hamatil, était-il décrit comme "scribe" sur son sceau.<sup>15</sup> Sous Zimri-Lim, nous savons que Yasim-Sumu, décrit sur son sceau le plus récent comme "chef-comptable" (*šandabakkum*), eut d'abord un sceau où il portait le titre de scribe (*tupšarrum*).<sup>16</sup> L'intendant Mukannišum, dont on connaît l'importance dans la gestion des produits artisanaux, est qualifié de "scribe" dans un texte,<sup>17</sup> d'intendant (*šatammum*) dans un autre<sup>18</sup> ; son cas n'est pas isolé.<sup>19</sup> La question qu'on peut toutefois se poser est de savoir jusqu'où allait leur compétence. Sans doute faut-il au départ poser une distinction en fonction des types de textes : il est en effet très probable, vu la grande différence de genre littéraire, que certaines personnes aient été capables de lire et d'écrire des textes administratifs, mais pas des lettres.<sup>20</sup>

Beaucoup de textes administratifs ne comportent en effet que des chiffres, des idéogrammes et des noms propres. Or, on a tendance à oublier, dans notre culture occidentale obnubilée par l'alphabet, que l'emploi des idéogrammes, lorsqu'ils sont en nombre limité -ce qui est ici le cas-, est bien plus simple que celui des signes phonétiques. Par ailleurs, la notation des noms propres était régie, à l'époque paléo-babylonienne, par une codification différente de celle de la prose: le syllabaire en était archaïsant. On doit alors citer l'exemple d'une lettre de Bahdi-Lim à propos des chefs benjaminites venus le trouver dans le cadre du recensement. Le gouverneur de Mari écrit au roi :<sup>21</sup>

"Voilà que j'ai écrit une tablette concernant leurs gens, ville par ville, et que je viens de l'envoyer à mon seigneur."



(Fig. 2) Texte de comptabilité vers 2250 av. J.-C. (Mari, Syrie) : une réforme de l'écriture est intervenue vers 2300. On écrit désormais en lignes et non plus en cases ; l'écriture est généralement parallèle au plus petit côté.

Si Bahdi-Lim avait eu recours à un scribe pour écrire cette tablette, il aurait employé comme ailleurs le factitif du verbe *šatârum* : "j'ai fait écrire". Le plus vraisemblable est donc que Bahdi-Lim ait en personne inscrit cette tablette, une simple liste de noms propres. Ce passage ne prouve pas pour autant que Bahdi-Lim ait été capable d'écrire des lettres – bien que cela me paraisse très probable.

Il existe un certain nombre de cas où un fonctionnaire semble avoir lui-même écrit une lettre, tel Itur-Asdu, successivement gouverneur de Mari, puis de Saggartum et enfin de Nahur :<sup>22</sup>

"Jusqu'à présent, je n'ai pas envoyé de message à mon seigneur. [A *présent*], j'inscrirai les nouvelles sur une tablette."

L'emploi de *šatârum* au système I dénote normalement le travail du scribe; celui qui a recours à ses services emploie le système II ou III. Il semble donc qu'Itur-Asdu ait lui-même écrit – au moins en partie – sa correspondance. Une lettre écrite par Idin-Dagan à Dariš-libur, montre que ce dernier, un des plus hauts administrateurs du palais de Mari, lui aussi savait écrire.<sup>23</sup> Son correspondant lui écrit en effet :

"A présent, si tu es vraiment mon frère et si tu m'aimes, écris-moi les nouvelles complètes que tu as entendues de la bouche du roi et fais-les moi porter."

Une lettre de Yassi-Dagan est très intéressante, par la distinction qu'elle fait parmi les gouverneurs de Qattunân entre des individus incultes et le destinataire de la lettre, Ilušu-nasir, scribe de formation : <sup>24</sup>

"Précédemment, Akin-urubam, le bédouin, avait été investi de la fonction de gouverneur à Qattunan, puis, ç'avait été Iddin-Annu, un sot, sans aucune expérience qui y avait été installé."

Yassi-Dagan poursuit la lettre en énumérant les malheurs qui furent les siens sous ces deux gouverneurs et exprime son espoir que tout cela change, grâce à la compétence du nouveau venu :

"Maintenant, (c'est) toi, un scribe dont l'œil est clair et qui, depuis ta prime enfance, a été élevé à la Porte du palais."

Vu le nombre de témoignages qu'il est possible de recueillir,<sup>25</sup> il me semble inévitable de conclure que les administrateurs, aussi bien dans la capitale que dans le reste du royaume de Mari, étaient capables de lire et d'écrire eux-mêmes non seulement des textes de comptabilité, mais aussi leur courrier.

On pourrait penser que ces cas ne sont pas très signifiants : après tout, il n'est pas surprenant qu'un responsable de l'administration sache lire! C'est en revanche *a priori* plus étonnant pour un militaire. Or nous avons la preuve que le général Yasim-El savait lire. Zimrî-Lîm lui avait en effet envoyé des tablettes secrètes avec comme instructions : <sup>26</sup>

"Ces tablettes, lis-les toi-même et donnes-en lecture à (lit. fais-les entendre par) Himdiya."



(Fig. 3) Clou de fondation du Gudea (Girsu, Irak, fin du III<sup>e</sup> millénaire). Un tel support est exclusivement réservé aux inscriptions commémoratives des souverains.

L'insistance de Zimri-Lim montre que, normalement, Yasim-EI devait se faire lire son courrier par un scribe. En l'occurrence, comme il s'agit d'une affaire confidentielle, il doit lui-même (*attâ-ma*) lire (*šitassûm*) les tablettes, puis en donner lecture (*šušmûm*) à Himdiya.

Yasim-EI ne constitue pas un cas exceptionnel. C'est ce que montre une missive de Menihum à propos de tablettes qu'il avait reçues en provenance du royaume d'Ešnunna : <sup>27</sup>

"Et le jour même où j'en eus pris connaissance (lit. où je les ai entendues), je les ai portées chez mon seigneur. Yassi-Dagan les a lues en même temps que moi."

L'indication s'explique en raison de la suspicion qui pèse toujours sur un fonctionnaire qui reçoit du courrier de l'étranger : il est obligé par serment de faire suivre au roi la tablette, ce qu'il s'est empressé de faire. Mais il ajoute que le général Yassi-Dagan a lu les tablettes en même temps que lui, de façon à ne pouvoir être accusé de complicité avec l'ennemi.

Yasim-EI et Yassi-Dagan sont deux généraux. Un troisième semble également avoir su lire, Yasim-Dagan, qui, mécontent envers le secrétaire du roi, Šu-nuhra-Halu, menace d'aller lire lui-même sa tablette au roi : <sup>28</sup>

"C'est juré par la divinité protectrice de mon seigneur: je vais aller faire écouter ma présente tablette par mon seigneur!"

Il est clair que Yasim-Dagan envisage ici d'aller prendre la place de Šu-nuhra-Halu. Si l'on ne disposait que du présent passage, on pourrait avoir un doute sur la réalité de cette menace ; mais il est dissipé par le fait qu'on a déjà deux exemples de généraux capables de lire.

Est-ce un hasard si, parmi les officiels, ce sont surtout des militaires qui sont attestés comme lettrés ? C'est bien sûr possible, mais on ne peut s'empêcher de penser que, pour des raisons évidentes de sécurité, il fallait qu'un général puisse contrôler en personne son courrier, voire le lire en se passant du service d'un scribe. De même, un général devait posséder une certaine culture en matière de divination, de façon à pouvoir apprécier les conclusions du ou des devins qui l'accompagnai(en)t. <sup>29</sup>

La question se pose de savoir si certains rois auraient été capables de lire (ou d'écrire) eux-mêmes leur courrier.

On peut d'abord faire le parallèle avec la divination : il paraît certain que les membres de l'élite étaient capables de commenter par eux-mêmes un présage ;<sup>30</sup> s'ils peuvent déchiffrer les signes des dieux sur un foie, il est probable qu'ils peuvent aussi lire les signes cunéiformes sur une tablette. Dans une lettre du vizir Sammetar, il est question d'un enfant à former en ces termes :<sup>31</sup>

"Qu'on lui apprenne l'art du scribe et celui du devin !"

Ou il s'agit d'un prince destiné au trône !

Le cas du roi d'Ekallatum Išme-Dagan au début du XVIII<sup>e</sup> siècle est intéressant. Alors qu'il n'avait pas écrit de ses nouvelles à son frère Yasmah-Addu depuis longtemps, Išme-Dagan donne comme excuse l'absence d'un certain Limi-Addu, qui lui servait manifestement de secrétaire :<sup>32</sup>

"Précédemment, tu m'as envoyé une lettre mais je venais de rentrer d'une expédition et j'avais envoyé Limi-Addu pour qu'il organise son domaine. Il n'y avait personne pour écrire un rapport complet (*têmun gamrum*) ; aussi ne t'ai-je pas envoyé de réponse à ta lettre."

Il n'est pas vraisemblable qu'il n'y ait pas eu alors d'autres scribes dans l'entourage d'Išme-Dagan : ce qui lui fait défaut, c'est un scribe capable d'écrire un *têmun gamrum*, ce qu'on pourrait ici comprendre comme "une lettre détaillée". Du coup, ce passage ne doit pas être utilisé comme preuve du fait qu'Išme-Dagan aurait été incapable d'écrire une lettre.

Au contraire, Nele Ziegler, qui a examiné en détail les nombreuses lettres qu'il a envoyées à son frère Yasmah-Addu, roi de Mari, a pu repérer un lot de tablettes écrites avec une graphie reconnaissable et qui traitent de sujets particulièrement privés : elles semblent bien avoir été écrites par Išme-Dagan en personne. On a donc l'impression qu'Išme-Dagan était capable d'écrire lui-même ; mais pour une lettre d'une certaine ampleur, ce qu'on appelle alors un "rapport complet", il lui faut un scribe professionnel particulièrement bien formé.

## B) Pourquoi l'écriture cunéiforme n'est pas si difficile à maîtriser qu'on le croit ?

Si l'on a longtemps cru que la connaissance du cunéiforme dans l'Antiquité était très limitée, c'est parce que l'on tenait l'art du scribe pour difficile – façon sans doute inconsciente des assyriologues de se valoriser... Dans la mesure où il apparaît qu'en fait la connaissance au moins sommaire du cunéiforme était assez répandue, il faut expliquer la possibilité du phénomène. Deux lignes de raisonnement différentes ont été tenues. Certains auteurs ont montré que l'écriture cunéiforme n'était pas si difficile à maîtriser qu'on le croit couramment. D'autres ont souligné le fait qu'il n'y a pas de lien entre la difficulté objective d'une écriture et – pour dire vite – le "taux d'alphabétisation" de la population. Ce deux façons de penser ne sont d'ailleurs pas mutuellement exclusives.

### 1) Une écriture moins complexe qu'il ne semble

D'où vient la difficulté supposée de l'écriture cunéiforme ?

- du nombre des signes: les manuels d'épigraphie recensent environ 600 signes différents ;<sup>33</sup>
- du nombre de valeurs différentes: chaque signe peut avoir plusieurs valeurs logographiques et plusieurs valeurs phonétiques. Ainsi, à l'époque paléo-babylonienne, le signe UR a-t-il la valeur syllabique, plus rarement *lik* et *taš*,

ainsi que la valeur logographique UR = "chien" (ou encore combiné avec un autre logogramme UR.MAH = "lion").

Le nombre total de possibilités est très élevé. Mais ces considérations doivent être nuancées par deux séries de remarques :

- toutes les valeurs ne sont pas attestées à toutes les époques : il ne faut pas confondre le savoir de l'épigraphiste actuel avec celui de l'homme de l'Antiquité, qui n'avait besoin de connaître que le répertoire en usage de son temps ;
- surtout, toutes les valeurs ne sont pas attestées dans tous les genres de textes. Différentes études ont donc porté sur des époques particulières, en faisant l'inventaire des besoins réels des lecteurs.

Le premier domaine étudié fut l'écriture paléo-assyrienne, attestée essentiellement par les archives des marchands de Cappadoce au XIX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le syllabaire est alors très limité: Thureau-Dangin avait compté 115 signes différents, mais D. O. Edzard a indiqué qu'on pouvait écrire avec un syllabaire minimum de 68 signes.<sup>34</sup> Il existe par ailleurs, fait unique dans l'histoire de l'écriture cunéiforme, des signes servant de séparateurs de mots. Enfin, le contenu de certains textes ont convaincu certains auteurs que la capacité à lire et écrire était largement répandue chez les marchands paléo-assyriens.

A la même époque, cependant, la situation en Babylonie n'était pas beaucoup plus compliquée. Selon D. O. Edzard, il était possible à un scribe paléo-babylonien d'écrire un texte avec un syllabaire minimum de 82 signes, à condition de ne pas utiliser de syllabes lourdes (i.e. de noter non pas *šum*, mais *šu-um*). Mais même sans cette restriction, le syllabaire reste assez limité: Goetze, en publiant des textes divinatoires, avait comptabilisé dans le corpus qu'il éditait 112 signes syllabiques et 57 logogrammes, chiffres qu'on peut tenir pour représentatifs.

Comment la situation a-t-elle évolué un millénaire plus tard ? S. Parpola a réédité une lettre courte mais difficile à comprendre, datant de l'apogée de l'empire néo-assyrien. Quelques collations et la prise en compte du syllabaire particulier de cette lettre lui ont permis d'en donner une nouvelle traduction :<sup>35</sup>

"Au roi mon seigneur: ton serviteur Sin-na'di. Bonne santé au roi mon seigneur! Je n'ai pas de scribe là où mon seigneur m'a envoyé. Que le roi ordonne au gouverneur d'Arrapha ou à Aššur-belu-taqqin de m'en envoyer un."

Nous sommes sous le règne de Sargon II (721-705 av. J.-C.) ; Aššur-belu-taqqin était alors gouverneur de Me-Turna. L'auteur de la lettre était sans doute en mission dans la haute vallée de la Diyala, sans scribe pour l'accompagner. Il a donc dû écrire lui-même la lettre, ce qui explique les particularités, voire les maladresses, qu'elle contient. L'analyse à laquelle S. Parpola a procédé<sup>36</sup> lui a permis de conclure que l'auteur de cette lettre devait maîtriser 112 signes (79 syllabogrammes et 33 idéogrammes).<sup>37</sup> Cela montre que la connaissance du cunéiforme dans l'empire néo-assyrien n'était pas moindre qu'à Assur ou en



(Fig. 4) Lettre (vers 1770, Mari, syrie). On écrit le cunéiforme de gauche à droit ; noter la façon dont les lignes remontent lorsque le scribe atteint le bord droit de la tablette.



(Fig. 5) Deux tablettes administratives de tailles extrêmes : un grand registre de noms propres et un petit compte (vers 1770, Mari, Syrie).



(Fig. 6) Exemple d'ajout (ligne du milieu) effectué dans l'argile alors que la tablette était en cours de séchage (vers 1770, Mari, Syrie).



(Fig. 7) Tablette en cours de recyclage (vers 1770, Mari, Syrie).

Babylonie au début du deuxième millénaire, contrairement à ce que pensent la plupart des assyriologues.<sup>38</sup>

Au total, la connaissance du cunéiforme ne fut jamais, au moins à partir de la fin du troisième millénaire, l'exclusivité des scribes : elle fut en partie aussi le fait des membres de la couche dirigeante de la société. Sans doute ce phénomène fut-il rendu possible par une complexité de l'écriture cunéiforme moins grande qu'on ne le dit généralement. Mais il ne faut pas non plus oublier qu'il n'existe pas de lien direct entre la prétendue difficulté d'apprentissage d'une écriture et le pourcentage de la population capable de l'utiliser.<sup>39</sup>

## 2) La lecture d'inscriptions publiques

Je terminerai en citant l'épilogue du célèbre Code de Hammu-rabi.<sup>40</sup> Le roi de Babylone y déclare :

"Que l'homme maltraité qui a un procès vienne devant ma statue de roi de justice, qu'il lise ma stèle inscrite, qu'il entende mes paroles très précieuses, que ma stèle lui montre son cas et qu'il voie son verdict."

La traduction traditionnelle du passage est "qu'il se fasse lire ma stèle", mais le texte dit en réalité : "qu'il lise". La suite montre que le roi envisage une lecture pour soi-même à voix haute (" qu'il entende..."). Sans doute s'agit-il d'un vœu pieux: comment un simple sujet de Hammu-rabi aurait-il pu retrouver son cas parmi les quelque 275 lois du Code ? C'était d'autant plus difficile que la "mise en page" de la stèle n'offrait aucun repère. Il ne faut cependant pas pour autant considérer que la population du royaume était incapable de lire cette stèle du fait qu'elle était illettrée.

C'est ce que montre un texte de Mari récemment publié.<sup>41</sup> Le "chef-comptable" Yasim-Sumu écrivit à son maître le roi Zimri-Lim :

"Je viens de faire porter à mon seigneur l'inscription du char du dieu Nergal et l'inscription du palanquin du dieu Itur-Mer. L'inscription de Nergal doit-elle être écrite sur le devant ou à l'arrière du char? Que mon seigneur réfléchisse au fait que l'inscription doit être inscrite à l'arrière du char, où se trouvent les armes, de sorte que celui qui la [verr]a<sup>?</sup> et le lecteur puissent la lire. En outre, l'inscription du palanquin... doit-elle être écrite à l'avant ou à l'arrière ? Que mon seigneur m'écrive ceci ou cela, de sorte qu'avant le départ de mon seigneur ces inscriptions soient gravées."

Il semble bien que pour Yasim-Sumu, une partie du peuple rassemblé sur le parcours de la procession devait éventuellement pouvoir lire ces inscriptions.

## C) Conclusion

Qu'est-ce qu'on écrivait et lisait ? C'est là que se situe à mon avis le nœud du problème. Ce qui m'a frappé en lisant quelques travaux récents relatifs au monde grec, c'est que l'accent y est mis uniquement sur le livre : on ne trouve le plus souvent pas un passage traitant des lettres. La raison de cela me paraît double. Il faut d'abord tenir compte de la nature des sources disponibles. D'autre part, ces études sont parties de la traditionnelle histoire du livre, qu'on a voulu élargir, notamment en prenant en considération les lecteurs et les modes de lecture: le recueil récent de G. Cavallo & R. Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*<sup>42</sup> me paraît à cet égard très clair.

En Mésopotamie, la situation est très différente. D'abord pour des raisons tenant à la documentation disponible. Ensuite, parce que la correspondance constituait l'un des usages principaux de l'écriture. L'écriture ne servait pas tant au stockage du *savoir* qu'au stockage et surtout à la communication à distance de *l'information*. Le paradoxe, c'est que cette masse d'écrits de nature éphémère nous a été conservée en raison de la nature du support, l'argile résistant aussi bien au feu qu'à l'eau, les deux ennemis principaux de l'écrit.

La grande masse des textes cunéiformes ne doit pas nous dissimuler cette vérité : la transmission du savoir dans la civilisation mésopotamienne était avant tout une affaire orale : ce n'est pas un hasard si les rituels n'ont été que très rarement mis par écrit avant le premier millénaire, les textes les plus explicites

datant d'ailleurs seulement de l'époque séleucide. C'est alors seulement qu'apparaît l'idée qu'on sauvera ainsi ces textes du danger de l'oubli. Auparavant, même les écrits qui ont explicitement le souci du futur ne visent pas à cela : les hymnes et les inscriptions commémoratives veulent conserver le nom du roi <sup>43</sup>! L'hymne B à Lipit-Eštar, qui souligne les qualités de ce roi d'Isin comme scribe, se termine par cette doxologie :

" Ta louange ne disparaîtra jamais des (tablettes) d'argile de l'Ecole  
Pour que les scribes puissent chanter ta gloire  
Et qu'ils te glorifient magnifiquement.  
Ta louange ne cessera jamais à l'Ecole ".<sup>44</sup>

Et ce texte a été recopié à des dizaines et des dizaines d'exemplaires, car il faisait partie des textes élémentaires de la formation des jeunes scribes.<sup>45</sup>

Le début de l'épopée de Gilgamesh nous montre également comment sa vaine quête de l'immortalité a finalement conduit ce légendaire roi d'Uruk à confier à l'écrit le récit de ses aventures, seul moyen de préserver son nom à l'avenir – et il avait bien raison, puisqu'il y a toujours des lecteurs de son épopée...

## NOTES

\*On trouvera ici le texte de la communication à peu près telle qu'elle a été prononcée lors du colloque, pourvu de quelques notes. Il s'agit d'une sorte de rapport préliminaire sur une enquête qui donnera lieu ultérieurement à une étude plus détaillée.

### Principales abréviations utilisées ci-dessous :

- ARM XXVI/1: J.-M. Durand, *Archives épistolaires de Mari I/1*, *Archives royales de Mari XXVI/1*, (Paris, 1988).
  - ARM XXVI/2: D. Charpin et al., *Archives épistolaires de Mari I/2*, *Archives royales de Mari XXVI/2*, (Paris, 1988).
  - FM II: D. Charpin & J.-M. Durand (éd.), *Recueil d'études à la mémoire de Maurice Birot*, *Florilegium marianum II*, Mémoires de NABU 3, (Paris, 1994).
  - LAPO 16 et 17: J.-M. Durand, *Les Documents épistolaires du palais de Mari*, tome I, Littératures anciennes du Proche-Orient 16, Paris, 1997; tome II, Littératures anciennes du Proche-Orient 17, (Paris, 1998).
- 1- Voir les contributions de D. Charpin, J.-M. Durand et M. Guichard dans A.-M. Christin (éd.), *Histoire de l'écriture. De l'idéogramme au multimedia*, (Paris, 2001). F. Joannès (éd.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, coll. Bouquins, (Paris, 2001). C. B. F. Walker, "Le cunéiforme", dans L. Bonfante et al., *La naissance des écritures*, (Paris, 1994), p. 25-99.
  - 2- X. Faivre, "Le recyclage des tablettes cunéiformes", *Revue d'assyriologie* 89, 1995, p. 57-66.
  - 3- Voir mon "Esquisse d'une diplomatie des documents mésopotamiens", *Bibliothèque de l'École des chartes* 160, 2002, p. 487-511.
  - 4- Voir mon étude "Corrections, ratures et annulation : la pratique des scribes mésopotamiens", dans R. Laufer (éd.), *Le texte et son inscription*, (Paris, 1989), p. 57-62.
  - 5- Je m'abstiens de faire ici un état de la question, observant seulement que cette remise en cause est également le fait de quelques autres collègues depuis quelques années.
  - 6- Pour le topos littéraire du roi lettré, voir en dernier lieu N. Veldhuis, *Elementary Education at Nippur. The Lists of Trees and Wooden Objects*, (Groningue, 1997), p. 25.
  - 7- Voir J. Klein, *Three Šulgi Hymns. Sumerian Royal Hymns Glorifying King Šulgi of Ur*, *Bar-Ilan Studies in Near Eastern Languages and Culture*, (Bar-Ilan, 1981).
  - 8- H. L. J. Vanstiphout, "Lipit-Eštar's Praise in Edubba", *Journal of Cuneiform Studies* 30, 1978, p. 33-61, p. 36-37 l. 18-22.
  - 9- Voir en dernier lieu P. Villard, "L'éducation d'Assurbanipal", *Ktéma* 22, 1997, p. 135-149.
  - 10- "... in the long history of Mesopotamia only these three kings even claimed to know how to read and write. This emphasizes, I believe, both the closed character of the scribal corporation and the dependance of the palace on the specialized services that the scribes provided." ("*Scribal Concepts of Education*", dans C. H. Kraeling et R. M. Adams (éd.), *City Invincible*, (Chicago, 1960), p. 94-123, spécialement p. 111).

- 11- "One must castigate as false romanticism the conception of the so-called Priesterweisheit, still to be found in secondary handbooks. The scribes, although the great number of them were deeply religious, were completely a lay group. The priests as well as the kings (not counting some exceptions among the latter), and the governors, and the judges were illiterate" ("*Scribal Concepts of Education*"), dans C. H. Kraeling et R. M. Adams (éd.), *City Invincible*, (Chicago, 1960), p. 94-123, spécialement p. 98).
- 12- Je me permets de renvoyer le lecteur au chapitre 6 de mon ouvrage sur Le Clergé d'Ur au siècle d'Hammurabi (XIX<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles av. J.-C.), *Hautes Études Orientales* 22, (Genève-Paris, 1986).
- 13- J. Renger, "*Überlegungen zum akkadischen Syllabar*", *Zeitschrift für Assyriologie* 61, 1971, p. 23-43, spéc. p. 33.
- 14- "Written statements were read aloud by scribes to illiterate officials" ("*Water beneath Straw : Adventures of a Prophetic Phrase in the Mari Archives*"), dans Z. Zevit, S. Gitin & M. Sokoloff (éd.), *Solving Riddles and Untying Knots. Biblical, Epigraphic, and Semitic Studies in Honor of Jonas C. Greenfield*, Winona Lake, 1995, p. 599-608, spécialement p. 607 n. 21).
- 15- "Hamatil, scribe, serviteur (du roi) Yahdun-Lim" (Ha-ma-til dub-sar / *ir-ia-ah-du-li-im*); sceau publié par D. Charpin, "Hamanu ou Hamatil ?", *MARI* 3, 1984, p. 257. Voir en général D. Charpin, "*Noms de personnes et légendes des sceaux en Babylonie ancienne*", dans A.-M. Christin (éd.), *L'écriture du nom propre*, (Paris, 1998), p. 43-55.
- 16- D. Charpin & D. Beyer, "Les sceaux de Yasîm-sûmû", *MARI* 6, 1990, p. 619-624.
- 17- Dumu é tup-pí en M.13021, texte cité par J.-M. Durand, *MARI* 3, p. 127 n. 14.
- 18- ARM XXI 398: 1 (šà-tam).
- 19- Un certain Mêbišum porte également les deux titres de šatammum et de mâr bît tuppî : cf. S. Maul, *FM* II, 1994, p. 47 note c.
- 20- Les archives de Shemshara ont mis très clairement en évidence le clivage culturel existant entre les scribes des lettres (de qualité inégale, il est vrai, comme l'a montré J.-R. Kupper dans *NABU* 1992/105) et ceux qui écrivaient les documents de comptabilité ; voir J. Eidem, *The Shemshāra Archives 2. The Administrative Texts*, *Historik-filosofiske Skrifter* 15, Copenhague, 1992, et ma recension de cet ouvrage dans *Syria* 71, 1994, p. 456-460.
- 21- ARM III 21 (= LAPO 17 no741).
- 22- A.2463: 10-11 (inédit qui m'a été signalé par M. Guichard).
- 23- J.-M. Durand me signale d'ailleurs que les lettres de Dariš-libur qu'il a publiées (Le Culte d'Addu d'Alep et l'affaire d'Alahtum, *Florilegium marianum* VII, *Mémoires de NABU* 8, Paris, 2002) se reconnaissent au premier coup d'œil en fonction de leur spécificité d'écriture ; elles pourraient donc être de la main même du haut fonctionnaire, en mission dans le royaume d'Alep, sans qu'on puisse toutefois totalement exclure qu'il ait eu recours à un scribe local.
- 24- A.2671+A.4006. Texte cité par J.-M. Durand, "*Administrateurs de Qattunân*", *FM* II, (Paris, 1994), p. 83-114, spécialement p. 91 n. 20.
- 25- Les exemples cités (ci-dessus comme ci-dessous) ne représentent qu'un choix; une présentation complète des données sera faite dans l'ouvrage en préparation.

- 26- ARM XXVI/2 429 : 7-9 on modifiera la traduction de la l. 8 par l'éditeur (" [to]i, fais-les toi lire"), la note c n'ayant plus lieu d'être.
- 27- Inédit A.1231.
- 28- A.4215 (= LAPO 16 no65) : 27-28.
- 29- Voir les considérations de J.-M. Durand, ARM XXVI/1, p. 62-63.
- 30- Voir J.-M. Durand, ARM XXVI/1, p. 53-54 et 62-63. Noter aussi l'appréciation de J. Sasson à propos de la mère du roi Zimri-Lim : "*Addu-duri, it is clear from her correspondence, knew how to read the omens apparently without consulting the professionals*" (FM II, p. 304).
- 31- A.2583, cité par J.-M. Durand, ARM XXVI/1, p. 63 n. 314.
- 32- Inédit A.3611+ : 5-10.
- 33- Voir le "*classique*" Manuel d'épigraphie akkadienne (signes, syllabaires, idéogrammes) de R. Labat.
- 34- "*Keilschrift*", dans *Reallexikon der Assyriologie und vorderasiatischen Archäologie* 5, Berlin et New York, 1976-80, p. 544-568 (p. 561b).
- 35- S. Parpola, "*The Man Without a Scribe and the Question of Literacy in the Assyrian Empire*", dans B. Pongratz-Leisten, H. Kühne & P. Xella (éd.), *Ana šadī Labnani lū allik. Beiträge zu altorientalischen und mittelmeerischen Kulturen. Festschrift für Wolfgang Röllig, Alter Orient und Altes Testament 247*, Neukirchen-Vluyn, 1997, p. 315-324.
- 36- Loc. cit, p. 321 n. 17.
- 37- A titre de comparaison, à la même époque, la correspondance d'un scribe de très haut niveau comme Mar-Issar contenait un répertoire de 225 signes (170 syllabogrammes et 55 idéogrammes).
- 38- "I submit that the alleged "drastic" second-millennium change in Mesopotamian literacy actually never took place, and that the level of literacy in first millennium Mesopotamia was at least as high (if not higher) as in earlier times." (Loc. cit., p. 321-322). On s'étonne tout de même que nulle part dans son article, S. Parpola n'ait fait allusion à la "concurrence" que l'écriture cunéiforme subissait alors de la part de l'écriture araméenne, de type alphabétique.
- 39- Je rejoins ici les conclusions de J. S. Cooper, qui indique : "It has long been a scholarly cliché that cuneiform literacy was a craft literacy confined to the very few, although the basis of this judgment seems to be little more than the difficulty we moderns have in learning cuneiform." "Et d'ajouter : "In fact, literacy is a social phenomenon the extent of which is not governed by the difficulty of the writing system, as attested by the example of highly literate modern Japan, with its several thousand kanji characters and two types of khana, and predominantly illiterate medieval Europe, with its very simple alphabet." J. S. Cooper, "Babbling on : Recovering Mesopotamian Orality", dans M. E. Vogelzang & H. L. J. Vanstiphout (éd.), *Mesopotamian Epic Literature : Oral or Aural?*, Lawiston, 1992, p. 103-122, spécialement p. 110. Comme on le voit, cette argumentation prend le contre-pied de celle qu'on a examinée plus haut à propos des marchands assyriens.
- 40- A propos de ce texte, on me permettra de renvoyer à mon *Hammu-rabi de Babylone*, P.U.F., (Paris, 2003), chapitre 8.

- 41- FM II 17. Voir au sujet de ce texte le commentaire de C. Wilcke, *Wer las und schrieb in Babylonien und Assyrien. Überlegungen zur Literalität im Alten Zweistromland*, Bayerische Akademie der Wissenschaften Philologisch-Historische Klasse 6, Munich, 2000, p. 24.
- 42- G. Cavallo & R. Chartier (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, 1997.
- 43- Pour ce thème, voir G. Jonker, *The Topography of Remembrance. The Dead, Tradition & Collective Memory in Mesopotamia*, *Studies in the History of Religion* 68, Leyde, New York et Cologne, 1995.
- 44- H. L. J. Vanstiphout, "*Lipit-Eštar's Praise in Edubba*", *Journal of Cuneiform Studies* 30, 1978, p. 33-61 (p. 39).
- 45- H. L. J. Vanstiphout, "*How Did They Learn Sumerian ?*", *Journal of Cuneiform Studies* 31, 1979, p. 118-126.